

Morel

Maxime Raymond Bock



Roman





Le Cheval
d'août

Morel

Maxime Raymond Bock

Roman

À mon père, Pierre Raymond

C'est alors qu'un homme surgit à l'entrée de la ruelle à cinquante mètres devant Morel, talonné par trois poursuivants qui lui lancent des déchets, des pierres et des menaces de mort. Morel s'arrête pour évaluer la scène. Une pierre rebondit jusqu'à ses pieds. Il n'est pas recommandé de circuler la nuit dans les ruelles, mais Jean-Claude Morel n'a jamais provoqué rien de fâcheux lors de ses promenades ni n'a été victime de quoi que ce soit. Il a été témoin de plusieurs scènes de ménage qu'on ne prenait pas la peine de camoufler en fermant les fenêtres, et d'une intense copulation qu'il a épiée des premiers frenchs aux derniers spasmes, caché derrière un réservoir d'huile éventré au coin d'un hangar, excité au point d'en déchirer ses coutures. Mais la majorité des promeneurs qu'il aperçoit s'en remettent à la sagesse populaire et déguerpissent dans l'ombre. Les autres passent, comme lui, le visage caché sous leur casquette. Il se glisse tous les soirs par un trou dans une clôture sur la rue De Montigny, s'adosse à un mur de planches pour fumer deux ou trois cigarettes, suit ses pistes habituelles entre les bicoques et les niques à feu, puis regagne l'appartement familial dans une cour

quelque part en arrière, parmi les spectres du Pied-du-Courant et les vapeurs des shops qui s'enroulent autour de l'immense et perpétuel squelette vert-de-gris du pont.

À dix-huit ans, Jean-Claude ne s'est encore jamais battu, un exploit pour un gars du Faubourg à m'lasse. Il a jusque-là pratiqué l'art de l'esquive, parfois par ruse, parfois par lâcheté, et chaque fois que ç'a chauffé, un imprévu lui a permis de s'enfuir. Mais quand Albert Morissette file à côté de lui, du sang coulant du cuir chevelu, le col déchiré, ses yeux de rat ouverts grands comme ceux d'un crapaud, Morel sent qu'il doit l'aider à se défendre contre les trois qui le rattraperont d'ici quelques enjambées. Morel a passé ses sixième et septième années assis à gauche de Morissette, et une amitié imposée par l'ordre alphabétique s'était nouée entre eux. Ils avaient abandonné l'école à la fin de la septième, l'alphabet avait perdu beaucoup d'importance, et ils ne s'étaient plus croisés jusqu'à cette nuit du mois d'août 1951, où Morissette sprinte, semble-t-il, pour sa vie.

Albert et ses poursuivants dépassent Morel sans le voir. Albert trébuche, se râpe la face dans la gravelle, et avant qu'il ne puisse tenter de s'appuyer sur ses mains pour se relever, le premier des trois lui saute à pieds joints sur le dos, bascule par-devant et s'étale au sol à son tour. Les deux autres rejoignent Albert et lui bottent l'abdomen et le dos en gueulant «hostie que tu vas y goûter» et «mon crisse de trou-de-cul». Le premier s'est reviré entre-temps et bondit mains

ouvertes, doigts tordus, empoigne les cheveux d'Albert et lui frappe la tête au sol. Morel s'avance vers l'assaillant le plus proche, lui lance une baffe au hasard et le repousse en criant «Albert debout c'est Jean-Claude». Un droit au thorax suffit à mettre Morel hors combat. Retenu par une clé de bras, il assiste immobile, la respiration entravée par une douleur aiguë aux côtes, à une raclée brutale qui laissera Morisette dans le coma durant des mois et, à son réveil, nettement plus idiot qu'il ne l'était déjà. Les trois partent après avoir chacun leur tour giflé Morel à l'occiput.

La honte qui le taraude de ne pas avoir été à la hauteur de sa vieille amitié se muera en spasmes à l'estomac quand il apprendra, une semaine plus tard, que les gars sont des frères et que Morisette a été surpris en train d'agresser leur plus jeune sœur, jugeant l'avoir fréquentée assez longtemps pour lui réclamer plus qu'elle ne voulait donner. Assis chez lui dans le fauteuil défoncé, épuisé d'avoir vomi avec souffrance, Morel se dit que sa côte craquée est une juste punition pour avoir fait confiance à ses souvenirs, et qu'il devra dorénavant s'en méfier. Pourtant le souvenir de la correction d'Albert le suivra jusqu'à sa mort, ressurgissant en des moments inappropriés et sans que rien justifie de telles images de violence. Il se verra d'innombrables fois sauter à pieds joints sur le dos de gens couchés à plat ventre, un enfant cherchant sa balle sous une voiture, une fille allongée au parc, un concierge sur un balcon peignant une rambarde, même sa femme endormie dans leur lit, la moitié du corps désabriée, et

à la fin de sa vie, la confusion sénile lui fera croire que ce désir de piétiner les corps lui était apparu avant cette bataille de ruelle, et qu'il avait eu envie de fouler son père aux pieds en 48 quand il l'avait découvert en pleine nuit effondré dans la cuisine. Sans doute le paternel avait-il défailli en revenant des bécosses, parce que la porte donnant sur la cour était entrouverte, et que son unique main tenait encore sa braguette mal refermée. Jean-Claude avait préféré attendre avant de réveiller sa mère et de déclencher la commotion qui étourdirait la famille pour les mois à venir. C'était la première fois où il avait la chance d'être seul avec son père, et il avait cru devoir en profiter, car c'étaient aussi, à quinze ans, les dernières minutes de son enfance. Sa sœur aînée Ginette, mariée et mère, habitait juste à l'ouest du pont, la cadette Marie-Thérèse, fiancée mais toujours à la maison, cousait du retour de l'école au coucher, son frère Gaëtan livrait à vélo chez Gus. Le tour de Jean-Claude venait de se mettre au travail. Il avait pris la pinte de lait dans l'armoire à glace, s'était calé au creux du fauteuil défoncé et avait regardé longuement le cadavre de son père en sirotant le lait à même la bouteille. Le père était énorme. Sa face bouffie n'était pas tendue par la mort, seulement affaissée, sans émotion. Il devait avoir expiré d'un coup sans souffrir, étonné de la soudaine tension dans sa poitrine et des feux colorés fourmillant devant lui avant que les lumières ne s'éteignent. Son embonpoint le faisait pencher du côté de son bras manquant, si bien que Jean-Claude ne voyait pas la manche vide de sa chemise. Sans savoir qu'il était manchot, on

aurait pu croire qu'il était mort le bras coincé dans un trou du plancher, et jusqu'à ce que Jean-Claude quitte l'appartement à ses vingt ans, il éviterait de marcher à cet endroit en sortant pisser la nuit, de peur de se faire aspirer un pied dans le vide. La confusion sénile brouillerait un jour la scène de toutes sortes de manières, faisant de l'obèse un unijambiste au pantalon replié et épinglé à la fesse, un cardinal étendu en croix pour sanctifier le plancher de la cuisine, un porc vautré dans sa soue. Et quand Morel parlerait de son père à d'autres vieillards, il raconterait qu'il avait perdu son bras à la guerre, lors d'une mitraille héroïque ou d'un stupide accident à l'armurerie, alors que ce n'était pas son père mais son oncle qui avait servi en France, et que le bras en question avait été sectionné par l'engrenage d'un tapis roulant de la Dominion Oilcloth and Co.

Le père Morel avait été exempté du service militaire comme tous les pères de familles nombreuses. Il disait à qui voulait l'entendre qu'il aurait vraiment aimé leur faire la passe, aux crisses de Boches, mais personne ne le croyait car c'était connu qu'il se foutait autant des Boches et de la France que du Canada, et jamais il ne se serait porté volontaire, préférant aux périls du front ceux des vapeurs de colle, de teinture et de plastique brûlé de l'usine de préart. Quand la machine lui avait sectionné le bras, sa femme Rita, pas spécialement patriote, mais aussi pieuse qu'il le fallait, avait évoqué la possibilité d'une punition divine. Même licencié par la Dominion Oilcloth avant d'être sorti de l'hôpital, expulsé avec sa famille de l'appartement de misère que

la compagnie louait à ses employés, et contraint de s'improviser commis d'épicerie, il avait préféré sa vie d'amputé à celle de son frère Éphrem, revenu de France le corps intact, on l'en félicitait, mais l'esprit criblé par l'obusite. Le fédéral l'avait relogé à Tétreaultville dans un quartier d'anciens combattants. Ç'aurait pu être pire. C'était son bras faible.

La lumière du lampadaire entrait dans la cuisine par la fenêtre, diffusait des gris et des bleus, et projetait comme par exprès un faisceau beige sur le corps par l'embrasure de la porte ouverte. La peau semblait encore être de la peau. C'était le premier cadavre qu'il voyait de si près sans embaumement, on l'avait gardé à distance des autres, une grand-mère ou un vieil oncle exposé chez une grande-cousine, où les chaises étaient disposées en cercle autour d'un vide que personne n'osait traverser sinon pour aller s'agenouiller sur le prie-dieu de location, où flottait un agressif parfum de fleurs qui n'arrivait pas à masquer ce qu'on ne voulait pas sentir, le faisandage empêché par le formol. Dans la cuisine, son père effondré n'avait que son habituelle odeur de sueur mêlée de Cologne. Jean-Claude s'était étonné de ne ressentir ni tristesse ni peur. Son père avait été un homme sans éclat, maladroit et un peu grossier, mais sans malice. Cet homme les avait aimés sincèrement, sans jamais le déclarer, alors que leur mère leur répétait chaque jour qu'il fallait qu'elle les aime en calvasse pour tout endurer ça. Jean-Claude aimait aussi sa famille, sans effusion, comme il se surprendrait un jour à aimer ses propres enfants, d'un sentiment entier,

permanent, dont l'origine ne peut être retracée. C'était ainsi. Tant mieux. Et tant pis. Impossible de savoir s'il aurait été plus heureux sans eux.

Le chat s'était coulé par la porte entrouverte et, après une hésitation, approché du corps. Il l'avait reniflé, s'était détourné pour sauter sur la dépense et s'asseoir, la tête enfoncée dans les épaules. Les trois tenaient la pose, Jean-Claude en pensant au bras de son père, à ce que ce morceau d'être humain était devenu après l'accident. Avait-il été coupé net, ou s'était-il cassé en plusieurs endroits en restant accroché au torse par un éclat d'os, un bout de chair? Avait-il été jeté dans un conteneur de l'usine avec les déchets industriels? Avait-on garrotté Henri à l'épaule ou cautérisé sa plaie au chalumeau? On n'en parlait pas. Une fois, Gaëtan l'avait menacé de lui arracher un bras à lui aussi et de le battre avec le bout qui saigne, mais il avait demandé pardon l'après-midi même. Jean-Claude connaissait un peu l'histoire, à tout le moins celle que son père avait racontée lors d'une nuit de rummy, de rouleuses et de gros gin dans la cuisine des Castonguay, qui partageaient avec eux la cour intérieure, ruelle Parthenais. Les exclamations l'avaient réveillé. Ses frères et sœurs dormaient, il était sorti de la chambre en refermant délicatement la porte, puis était allé au-dehors observer son père attablé devant les cendriers et les verres, sa mère adossée à la grosse radio sur laquelle on avait déposé un phonographe, musique de cabaret. Dans la cacophonie enfumée, après une ronde d'anecdotes scabreuses, Henri avait narré cette aube enténébrée

– des corbeaux croassaient sur la crête de l’usine – où il était rentré d’avance pour s’assurer que la lame de sa découpeuse avait été affûtée comme prévu. Or il avait surpris les patrons de la Dominion et des hommes en trench étudiant des documents à la lueur de lampes de poche. Après ce conciliabule incriminant, ils l’avaient remarqué, tapi derrière un moteur. Henri avait dû choisir entre une disparition immédiate ou un silence dont ils s’assureraient en lui faisant goûter dès lors ce qu’il encourrait à le briser. Le patron lui-même avait actionné le mécanisme qui lui avait sectionné le bras. Chez Castonguay, aux exhortations enivrées des amis qui réclamaient de connaître les secrets entendus, Henri s’était déclaré incapable de répondre: il en avait perdu des bouttes.

Jean-Claude n’apprendrait que plus tard que dans les faits son père avait été l’opérateur du convoyeur qui déroulait une interminable feuille de linoléum vers la découpeuse. Ça défilait dans les entrailles de la machine, ça pistonnait et vrillait, le vacarme obligeait à gesticuler pour se faire comprendre, on ne voyait pas les visages sous les masques, de simples feuilles de papier retenues derrière la tête par une ficelle, que l’entreprise daignait fournir aux ouvriers. Depuis quelques mois, l’usine produisait un linoléum gris, noir et kaki, et non plus moiré, marbré de toutes les couleurs du spectre ou orné de motifs comme des profils de Sioux empanachés, des Cadillac ou des balles de baseball. Dans une section du complexe, les ouvriers étouffaient dans les émanations d’huile de lin, de colophane, de

farine de bois, de calcaire et de colorants. Au bout du convoyeur opéré par Henri, on tranchait de longs pavés qu'on accrochait à des serres pour les hisser au plafond avec un système de poulies et de glissières. On coulissait ces panneaux géants dans le séchoir, énorme entrepôt contigu aux salles des machines. Depuis le début de la guerre, le Dominion avait imposé des moyens pour accélérer la production – moteurs plus puissants, réduction de temps de pause, économie sur la qualité des matériaux – or les tests n'étaient pas toujours concluants et des panneaux déchiraient ou étaient tranchés trop courts, combien de précieuses ressources gaspillées. Les foremen étaient en goddam de câlce, et quand les opérateurs avaient arrêté les machines de l'aile pour ajuster un convoyeur, le supérieur d'Henri lui avait demandé d'en profiter, avec un collègue, pour remplacer une courroie qui flagellait et menaçait de lâcher. S'il fallait qu'elle soit aspirée dans le mécanisme du convoyeur, elle se nouerait n'importe comment, ils en auraient pour une journée de réparations, un sacrifice qu'ils ne pouvaient se permettre en ces temps difficiles où les efforts de tous, pour défendre le pays, la démocratie et la liberté, étaient obligatoires. Henri n'était pas mécanicien, ses tâches étaient modestes et son salaire à l'avenant, il activait des manivelles quand il le fallait. Il avait pourtant obtempéré et s'était mis tant bien que mal à quatre pattes afin d'observer le système d'engrenages et de poulies, juste là, à distance de bras. D'épais rouleaux, collés l'un sur l'autre pour s'entraîner dans leurs révolutions contraires, écrasaient la feuille

de linoléum immobile, ça sentait l'huile, la poussière humide surchauffée, le plastique fondu. La vieille courroie n'avait pas résisté, s'était étirée, avait fendu mollement. Henri s'était retrouvé sur le dos, un bout de caoutchouc entre les mains. Tout le monde s'était moqué de lui. Avec son collègue, il avait fait passer la nouvelle courroie dans la rainure de chaque poulie, un travail qui nécessitait assez de précision pour qu'ils doivent retirer leurs gants. Ils s'étaient rendus à la fin du circuit, les aisselles trempées, les mains salies dans leurs moindres plis, la courroie était solide, une sirène avait retenti, les machines avaient été réactivées, ça défilait, ça aspirait, ça comprimait, et les gars étaient retournés à leur poste en gesticulant. Mais les machines s'étaient arrêtées aussitôt. Un contremaître avait sacré au fond de l'usine, près de la découpeuse, où une longue feuille de linoléum pendait croche, retenue à la glissière du plafond par une seule des deux serres. Henri était revenu à l'endroit où il avait laissé tomber ses gants. Comme de raison l'un d'eux était sous le convoyeur, il le voyait à travers les roues et les filins, et il s'était remis à quatre pattes en se disant qu'il ne devrait pas, avait fauflé vite fait son bras gauche pour attraper le gant, mais cette fois, pas de sirène.

Jean-Claude avait regardé le corps de son père et le chat en alternance. Peut-être était-ce le chat qui était mort, et son père, assoupi. Peut-être que le chat était un bibelot, que le four était en porcelaine, que sur le comptoir les pots aux trois quarts vides de mélasse, de flocons de blé et de café de céréales étaient de cristal,

pleins de diamants, que le fauteuil défoncé était de faïence et que son sens du toucher s'était dérégulé, peut-être qu'il n'aimerait plus jamais s'étendre dans le gazon qui salit les vêtements, qui chatouille et qu'on méprend pour des fourmis s'insinuant dans les oreilles. Le papier peint en feuilles d'or, déchiré dans les coins, pourquoi n'avait-il jamais pensé en vendre des pelures au marché Saint-Jacques, au marché Maisonneuve? Sur la Main, où il pourrait faire monter le prix de quelques cennes ou barguigner en gros? Le chat avait gonflé la poitrine et soupiré doucement. Il n'y avait ni or ni cristal, que du gris, du beige.

Morel avait eu envie de toucher au corps pour en vérifier la rigidité, la température, mais n'avait pas osé. Cantin, un voisin de la ruelle Archambault, soutenait qu'il ne faut jamais toucher un mort, car leur peau fait des plaques bleu marine sous la pression et leurs veines noircissent en motifs de toiles d'araignée, c'était arrivé à son grand-père, à Cantin, quand une tante lui avait embrassé le front dans son cercueil. La porte arrière avait pivoté sur ses gonds, le cœur de Jean-Claude grincé, le chat déguerpi entre les jambes de Gaëtan, qui avait allumé le plafonnier pour voir leur père au sol, immobile, le visage défiguré par une grimace et la main au sternum, et Jean-Claude figé à côté, une bouteille de lait tenue en suspens à dix centimètres de la bouche.

On s'enlace en pleurs, même les hommes d'habitude impassibles ne peuvent contenir leurs émotions. Ce ne sera pas de sitôt le moment du recueillement, on vit le choc jusqu'au bout. Les adolescents forment un groupe à part où la souffrance a du mal à trouver sa manière, et les adultes se décomposent, l'événement leur révèle en pleine face l'arbitraire de la mort. Les gyrophares colorent les visages et des hommes armés circonscrivent les attroupements. Puis l'écran se scinde en deux panneaux et un State Trooper en surpoids apparaît, la sueur a taché d'immenses cernes les emmanchures de son uniforme jusque sous les seins, et son point de presse est interrompu par un reporter en manteau Kanuk, aux dents parfaites, à l'énorme micro en mousse jaune, au bas de l'image un bandeau défilant affiche les pointages, les températures loin au-dessous de zéro, les cours de la bourse.

Assis devant la télé, sa plus fidèle présence depuis qu'il habite son deux et demie, Morel passe la main sur sa repousse de barbe. C'est un de ces moments où il se trouve chanceux, beaucoup plus que bien du monde, d'avoir habité son petit loyer au deuxième

du Jeanne-d'Arc si longtemps. Sa paix à prix modique tire à sa fin. Encore une fois, il devra faire ses bagages et s'en aller vivre ailleurs. La lettre du propriétaire est toujours sur la table parmi les journaux, tachée de moutarde et de café. Il faudra avoir quitté les lieux en septembre prochain, un autre cycle à enclencher, et il sent que ce sera le dernier.

Peut-être est-ce un signe de cette nouveauté qui l'attend, aujourd'hui de la grande visite s'en vient, une de ses petites-filles, leur première rencontre. Morel est heureux de la recevoir chez lui, où il n'y a jamais eu de rats, que des bébés mulots entrés en automne par la fenêtre, comment ont-ils fait pour monter sur ces minuscules balcons ? L'escalier de secours descend dans la ruelle, les locataires y déposent leurs sacs de déchets. Voilà par où sont passées ces petites bêtes frêles et grelottantes qu'il a attrapées à l'aide d'un pot de margarine vide et relâchées dans le parc en arrière du Gerry's après avoir pensé les lancer par la fenêtre. Il gratte sa repousse blanche, les yeux ouverts et desséchés. Les derniers rats qu'il a vus de près ailleurs que dans les poubelles sur Ontario ou qu'à flanc de trottoir entre deux bouches d'égout, ça remonte à l'époque du rez-de-chaussée sur Dézéry, à cette infestation qu'il avait tenté d'enrayer en compagnie de son beau-frère Alain avant d'abandonner et de faire exterminer la vermine par des professionnels. Le propriétaire avait résisté à leurs demandes, prétextant que les rongeurs étaient invincibles, mais il avait agi après avoir visité le garage et constaté l'affluence de la rataille. Il y avait eu



Le sourcil de la piastre succède
au châssis du chèque-
ox et la lèvre qui prononce
un oui putassier
monte à cheval sur les
accents circonflexes aïeux

Ouvrier anonyme, Jean-Claude Morel s'est consacré aux grands chantiers de Montréal. Il a creusé le métro, fait surgir des îles et s'entrelacer des autoroutes. Mais les tours qu'il a construites allongent leurs ombres jusqu'en bas de la track : le Faubourg à m'lasse est détruit, la rue Notre-Dame, rasée, et la famille Morel, expropriée. Le vieux Jean-Claude jongle avec des souvenirs dont il ne sait que faire jusqu'à l'entrée en scène de sa petite-fille Catherine, qui réveille les mémoires et reticote les liens décousus.

Fresque grouillante de vie, Morel raconte de l'intérieur la métamorphose de Montréal au 20^e siècle, où le génie n'est ni civil ni industriel, mais profondément humain : c'est celui d'une communauté têtue, désordonnée, qui trouvera toujours le moyen de fleurir sur la rouille et le béton.